

C'est quand il avait fini de lire le petit mot que lui avait discrètement envoyé Milka que Caliméro avait senti le bonheur monter en lui. Heureusement que Maître Hibou l'enseignant n'avait pas vu la petite boulette de papier traverser la classe par les airs. Car Milka avait prudemment attendu qu'il soit au tableau pour envoyer sa missive dans laquelle elle confirmait que son père était d'accord pour qu'elle vienne passer l'après midi chez Caliméro. Pour lui qui se plaignait tout le temps de ne pas avoir d'ami, ou alors Pierrot le canard qui n'arrêtait pas de le martyriser, c'était un scoop, un rêve même. D'autant plus qu'il s'agissait de la jolie Milka, celle pour qui il remontait en cachette dans la salle de classe

pendant la récré pour déposer un bisou tremblant sur le pupitre en bois. Le père de Caliméro était ravi. Il disait que c'était un vrai plaisir de pouvoir discuter avec le père de la petite qui en connaissait un rayon sur les palmipèdes. Un véritable érudit, prends-en de la graine mon fils. À peine arrivé, Caliméro avait pris Milka par la main pour l'entraîner dans sa chambre et lui montrer son nouveau train électrique. C'est vrai qu'il était bien, avec plein de trucs partout comme des maisons avec des jardins et des gens, des voitures qui attendent au passage à niveau qui clignote quand le train passe, sans même parler des gares avec les panneaux, les bancs et le quai. Ça donnait envie d'être riquiqui pour aller dedans. C'était éclatant comme jeu. Mais au bout d'un moment, Milka qui paraissait toute mimi avait commencé à trépi-gner à cause d'un wagon qui se détachait sans cesse de la locomotive en créant à chaque fois un déraillement au même endroit, c'est-à-dire juste avant le super tunnel avec de la pelouse dessus. Ça l'avait tellement saoulée, qu'elle avait soudainement pété les plombs. Elle s'était énervée tout rouge avant d'aller

prendre une chaise, celle qui se trouvait devant le bureau. J'EN AI ASSEZ DE CE TRAIN QUI VEUT JAMAIS M'OBÉIR. PUISQUE C'EST COMME ÇA, TUVAS VOIR LA CHAISE CE QU'ELLE VA TE FAIRE. Elle s'était mise à tout péter, mais vraiment à fond. Tandis qu'elle lui avait demandé de lui tenir la chaise pour finir son carnage avec les pieds et les mains, Caliméro essayait de la dissuader, sans résultat aucun. Quand tout fut niqué, elle s'était mise à pleurer et à hurler si fort que les deux papas avaient déboulé en trombe dans la piaule. C'est Caliméro, c'est Caliméro, il a essayé de me taper avec la chaise et il a tout cassé. Celui-ci ayant toujours la chaise dans les mains sembla pris en flag. Il se fit déchirer par son père. Non, mais ça va pas d'agir ainsi. C'EST UNE HONTE POUR NOTRE FAMILLE CALIMÉRO, QUE DIS-JE UN DÉSHONNEUR MÊME, TU M'ENTENDS. SI C'EST AINSI QUE TU REÇOIS TES PETITS CAMARADES DE CLASSE ET QUE TU NOUS REMERCIES POUR NOTRE GENTILLESSE. EH BIEN, TU VAS VOIR CE QUE TU VAS VOIR. Dans la scène finale, alors qu'on voyait Milka s'éloi-

gner en sautillant au bras de son papa, Caliméro, lui, se prenait une sacrée engueulade dans le jardin, et c'est entre deux coups de pompes dans le cul que notre héros s'était retourné, les larmes aux yeux et des trémolos dans la voix, pour nous dire que c'était décidément injuste, vraiment trop injuste.

Ça durait depuis trop longtemps. Mais rien à faire, j'étais pris au piège. Ça fonctionnait par phases plus ou moins douloureuses, un peu comme lorsque j'avais arrêté de fumer. Au tout début, c'étaient deux potes du collègue qui m'avaient appris à avaler sans tousser. Carlos et Fabrice. Il avait fallu que je m'entraîne pour arriver à ce que la fumée passe par le nez sans cracher mes poumons. Pas évident du tout. Ça se passait dans le square juste à côté du collège. Même qu'un jour, il y a un pauvre pigeon qui avait dû se cogner la gueule contre une bagnole, parce qu'il avait la tête qui partait complètement vers l'arrière. Il ne pouvait plus s'arrêter de tourner en rond sur le trottoir. C'était comme si sa colonne était

pétée. Mais qu'est-ce qu'on pouvait faire? Fabrice a dit rien, Carlos fumait, et moi j'étais emmerdé. Je culpabilisais, mais je n'avais pas le courage de le tuer. Il y a les grands du square qui sont arrivés, ceux qui étaient en troisième. Le gros Didier a dit qu'on ne pouvait pas laisser un pigeon dans cet état-là. Il faut le buter. Et ni une, ni deux, il a posé son pied sur la queue de la bestiole pour qu'elle s'arrête de gesticuler, et lui a explosé la tête d'un grand coup de pompe, j'ai tourné la mienne pour ne pas voir ça. J'étais un peu choqué et je m'en suis grillé une pour oublier. Petit à petit, j'étais devenu un vrai fumeur. Un paquet par jour que je finançais en piquant dans le portefeuille des parents. Et c'est bien des années plus tard, après avoir vu un reportage sur la deux, que j'avais eu comme un électrochoc. Il y avait des gens qui avaient subi une trachéo quelque chose, opération de la gorge à cause du tabac et qui ne pouvaient plus parler ou alors avec un micro dans le cou. Ça leur donnait une voix de robot, c'était horrible. C'était carrément sous-titré pour qu'on comprenne ce qu'ils disaient. Le pire, c'était un vieux type, qui ne s'était même pas

arrêté malgré un trou dans la gorge et un tuyau en plastique qui dépassait, et par lequel il fumait ses clopes. C'était dingue de voir ce vieux bonhomme tout détraqué qui enfournait sa clope dans un tuyau en plastique qui sortait de sa gorge. TROP VIOLENT. Dès le lendemain, j'avais pris rendez-vous chez le médecin qui m'avait filé un patch et du Lexo. J'étais parti m'acheter un maillot de bain et des lunettes de piscine. J'y allais tous les jours, et pour ne pas rechuter, je buvais de l'eau et je mangeais des pommes qui me faisaient péter. J'étais tout le temps énervé. Je n'en pouvais plus. Pour me défouler, j'allais au BHV avec un sac à dos, en refusant que les mecs de la sécu vérifient ce qu'il y avait dedans. Je suis dans mon droit, messieurs, vous pouvez palper et avec des gants blancs s'il vous plaît, mais certainement pas fouiller, c'est la loi, alors virez vos mains de mon sac. Le ton montait jusqu'à ce qu'ils me menacent d'appeler les flics si je continuais à gueuler comme un putois. À ce moment-là, et si j'estimais avoir suffisamment déchargé ma tension sur eux, je me cassais. Mais si j'en avais encore en réserve, il y avait la seconde étape. Je leur

ouvrais docilement mon sac à dos, et avec un sourire de barge, je filais au rayon boulons et écrous. Je cherchais jusqu'à ce que je trouve un écrou qui n'était pas de la taille du bac en bois dans lequel je l'avais trouvé, et j'engueulais la première vendeuse qui passait. NON MAIS VOUS AVEZ VU CE BORDEL, VOUS POURRIEZ FAIRE VOTRE TRAVAIL CORRECTEMENT, REGARDEZ-MOI ÇA, J'EN SUIS RÉDUIT À TRIER LES ÉCROUS À VOTRE PLACE. C'était ainsi, jusqu'à ce que la bonne femme ait pris tout mon stress. Ça a duré deux ou trois mois à ce rythme-là. Et puis j'ai commencé à mieux dormir, à me souvenir de mes rêves, mon haleine est devenue plus fraîche et ma peau plus douce. Quand je pensais à Carla, je me disais que c'était comme d'arrêter la clope, qu'il y avait des phases plus ou moins difficiles et qu'il fallait que cette fois-ci encore je sois patient pour me sortir de cette putain de romance nerveuse. Mais même lorsque j'avais l'impression de m'en sortir, de respirer, bref d'être un peu plus léger, il y avait toujours quelque chose, un détail, un souvenir, un parfum, et je plongeais bien profond. C'est



dans ces moments-là que je me disais, tiens bon. Ne pas craquer même si je ne pouvais, par exemple, même plus écouter une chanson triste sans me mettre à déprimer ou à avoir les larmes aux yeux. Dès qu'il y en avait une qui passait à la radio, comme *Ne me quitte pas* ou pire, *Avec le temps va tout s'en va*, je sautais sur la minichaîne pour tout couper. Ça le faisait aussi avec des chansons ringardes comme celles de la chanteuse canadienne que tout le monde connaît et dont je ne me souviens plus du nom. Le pire, je crois bien que c'était de voir des amoureux s'embrasser dans la rue, j'avais l'impression de recevoir un grand coup de poing dans l'estomac. Et enfin quand je me souvenais des moments agréables qu'on avait passés ensemble quand elle était encore amoureuse de moi. Par exemple, un samedi après-midi, j'avais décidé de l'emmener voir les poissons dans les aquariums géants du musée d'Art et d'Océanie de la porte Dorée. C'était magique, parce que simplement d'être ensemble nous faisait l'effet d'un euphorisant puissant, une sensation qui partait du plexus et qui nous irradiait tout le corps. On était donc au milieu de tous ces aquariums géants

dans un état de flottement très agréable. Je savais qu'il y avait un bassin avec des crocodiles pour les avoir vus quand j'étais petit lors d'une visite avec l'école, mais je gardais ça pour la fin, c'était le clou du spectacle. En attendant, on était scotchés sur les poissons. Y en avait un avec une bouche toute tordue comme s'il avait pris une grosse droite. En nous voyant du fond de son bassin, il s'était avancé tout droit sur nous en nous fixant. Il était très gros, et quand il était arrivé face à la vitre, il ne s'était pas arrêté et se l'était prise en pleine face. Alors, en éclatant de rire, on avait compris pourquoi il avait la tête de travers. Certains n'étaient pas intéressants, disons qu'ils n'avaient rien de spécial, des poissons normaux, quoi. Et d'autres étaient totalement incroyables comme cette murène qui était restée immobile jusqu'à ce qu'on s'arrête devant elle et qu'on la fixe. Tel un fauve, elle avait très lentement ouvert sa bouche, comme si elle feulait, en ne nous lâchant pas du regard. Elle nous avait drôlement impressionnés. On aurait dit qu'elle avait pigé qu'on la regardait. C'était dingue. Un peu plus loin, il y avait deux poissons, un

qui tournait autour d'un caillou à fond la caisse sans s'arrêter et l'autre qui le regardait immobile. Ça nous avait fait penser au *Monde de Nemo* dans lequel on nous disait que les poissons en aquariums étaient malheureux, enfermés dans leur bocal. Ça m'avait choqué, parce que je me souvenais que Claude le Chinois m'avait conseillé de mettre un aquarium chez moi, que c'était le Feng Shui qui le disait et que ça apportait des bonnes vibrations. J'avais donc trouvé étonnant que Claude ait pu me donner un conseil qui puisse faire le malheur d'autres êtres vivants. Je l'avais appelé direct pour lui demander ce qu'il en pensait. Ces crétins d'Américains racontent n'importe quoi aux enfants, car les poissons ont une mémoire très courte. Pas plus de deux secondes, donc pas le temps de devenir cintrés. Imagine un poisson dans son aquarium qui tourne et finit par rencontrer une plante. Tiens, une plante. Puis, il repart faire son tour, et tombe à nouveau devant la même plante. Il s'arrête, il la regarde et se dit : tiens, une plante. Moi aussi j'aurais voulu n'avoir que deux secondes de mémoire et oublier Carla au moment même où je pensais

à elle. À la fin de la visite, je l'avais emmenée voir les crocodiles. J'étais sûr que ça allait être un grand moment. Mais ils n'étaient que deux, affalés sur des faux rochers, tout au fond d'un grand trou, immobiles, le regard hagard. Je les ai imaginés dans leur jungle, la gueule à ras de l'eau, à l'affût, à guetter, immobiles, l'arrivée d'une proie assoiffée pour la choper par le cou et la dévorer en moins de deux à l'aide de mâchoires acérées. Ça me paraissait beaucoup plus sexy que ces pauvres bouts de bidoche qui flottaient à la surface d'une eau saumâtre dans laquelle ces pauvres bêtes trempaient. Fallait que j'appelle Claude pour en connaître un peu plus sur la mémoire des crocodiles.